

VIVE LA PAIX!

OU

LE RETOUR AU VILLAGE,

IMPROMPTU EN UN ACTE,
MÊLÉ DE CHANTS ET DE DANSES;

Par MM. COUPART et VAREZ, ↗

Divertissement de M. MILLOT.

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉÂTRE DE
L'AMBIGU-COMIQUE, LE 4 MAI 1814.

A PARIS,

Chez MAUGERET, Imprimeur-Libraire, rue du Faubourg
Saint-Martin, n°. 38.

.....
1814.

PERSONNAGES.

BERTRAND, ancien Militaire.
MADAME BERTRAND, sa Femme.
LOUISE, Nièce de M. Bertrand.
MICHEL, Bûcheron.
LA MÈRE MICHEL, sa Femme.
LUCETTE, petite Fille de Michel.
ALEXANDRE, jeune Militaire.
VICTOR, Soldat.
UN OFFICIER de la Garde Nationale.
BLAISOT, Paysan Niais,
UNE JEUNE FILLE.
Habitans du Village.
Conscrits.
Un détachement de la Garde Nationale.

ACTEURS.

M. RAFFILE.
M^{lle}. LAGÉRNOIS.
M^{me}. PALMYRE.
M. BOISSELOT.
M^{me}. FRENOY.
M^{lle}. ÉLÉONORE.
M. GRÉVIN.
M. CHRISTMAN.
M. ADAM.
M. KLEIN.
M^{lle}. ADÉLAÏDE.

*La Scène se passe dans un Village aux environs
de Paris.*

VIVE LA PAIX!

OU

LE RETOUR AU VILLAGE,

IMPROMPTU EN UN ACTE.

Le théâtre représente la place d'un village. A droite de l'acteur, une maison au-dessus de laquelle on lit : CORPS-DE GARDE. Un poteau, placé vers le fond, porte une affiche, en tête de laquelle on lit : CONSCRIPTION. Sur une des maisons, près de l'avant scène, on voit une autre affiche sur laquelle on distingue les mots : LEVÉE EN MASSE.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME BERTRAND, LA MÈRE MICHEL, LOUISE,
LUCETTE, toutes les Femmes du Village.

(Au lever du rideau Lucette est en faction à la porte du Corps-de-garde : la mère Michel range des fagots. Madame Bertrand, une bêche à la main, paraît travailler à la terre : Louise, assise sur un banc, finit d'écrire.)

LOUISE, à *Lucette*.

En bien ! comment te trouves-tu de ta faction ?

LUCETTE.

Bien fatiguée... C'est-il cruel d'être obligées, nous autres femmes, de monter la garde ?

1.

LOUISE.

Autrefois c'était les jeunes gens du village ; mais, grâce à cette affiche (*montrant l'affiche de la Conscription*), plus personne !

LA MÈRE MICHEL.

Nos maris faisaient encore le service ; mais voilà qui nous les a enlevés. (*Montrant l'affiche.*) Levée en masse !... Ah ! mon dieu ! mon dieu ! qu'il est dur, à mon âge, de faire l'ouvrage des hommes !

MADAME BERTRAND.

Courage, mère Michel, courage !

Aria du Méléagre champenois.

Allons, allons, mes chères camarades,
Toujours fidèle à la voix de l'honneur ;
A tout le monde, et, sans fanfaronnades,
Sachons montrer que nous avons du cœur.

LUCETTE.

Pour moi, je suis exacte à l'exercice ;
Mon dévouement est naturel et pur ;
Mais, quoiqu' zélée à faire mon service,
J'trouve qu'un lit d'camp est toujours un peu dur.

CHOEUR.

Allons, allons, mes chères camarades, etc.

LOUISE.

Chacun se doit à la commune entière ;
Aussi rien n'peut arrêter mon ardeur.
Quoiqu' demoiselle, j'fais les fonctions de maire,
Et j'dis vraiment que ça me fait honneur.

CHOEUR.

Allons, allons, mes chères camarades, etc.

MADAME BERTRAND.

Eh ! mais mon dieu, un peu de patience !... cela ne peut pas durer long-temps.

LOUISE.

Patience ! patience ! il y a bien long-temps que vous nous dites cela, ma tante, et les choses vont toujours de mal en pis..... Si au moins nous avions des nouvelles de mon cher Alexandre.

LUCETTE.

Si je savais ce qu'est devenu Victor ?

MADAME BERTRAND.

C'est ben difficile à deviner ! ils sont à l'armée, ils se battent, et vous les reverrez bientôt.

LOUISE.

Et en attendant, pas une lettre, pas un mot qui nous instruisse de leur sort.

MADAME BERTRAND.

Pensez-vous qu'un soldat a le temps d'entretenir une correspondance ? c'est la renommée, Mademoiselle, qui doit vous donner de leurs nouvelles.. Et d'ailleurs, pourquoi auriez-vous moins de patience que moi : mon mari, c' pauv' Bertrand, qui s' croyait bien quitte de tout ça, n'est-il pas r'parti aussi ; n' v'la-t-il pas bientôt trois mois que j' n'ai entendu parler d' lui?... Eh ben, j'attends!..

LUCETTE.

C'est bien différent, c'est votre mari.

MADAME BERTRAND.

Et qu'est-ce que ça dit ça, Mam'zelle ? est-ce une raison pour que j' prenne patience ? C'est bon à la ville, où les maris n' sont jamais mieux qu'éloignés l'un de l'autre ; mais, ici les époux s'aiment comme des amans. C'tapendant j' me fais une raison, et j' me dis : pis qu'ça n' peut pas être autrement, faut ben qu' ça soit comm' ça.

LUCETTE.

C'est toujours bien chagrinant.

LA MÈRE MICHEL, *approchant.*

Qu'est-ce que tu as, mon enfant ? qu'est-ce que tu as ?

LUCETTE.

Rien, grand'maman, c'est madame Bertrand qui m' console, et ça m' fait pleurer.

LA MÈRE MICHEL.

C'te pauv' Lucette ! Allez, madame Bertrand, on voit ben qu' vous êtes la femme d'un ancien soldat... moi, je n' pense pas comme vous, et j' dis comme ces jeunes filles : ça n' peut pas aller loin.

MADAME BERTRAND.

Et pourquoi donc ça ?

LA MÈRE MICHEL.

Est-ce qu'un village peut rester sans hommes ? est-ce que les femmes peuvent s' passer d' leurs maris ? est-ce que nos jeunes filles peuvent s' priver d' leurs amans !.. Plus d' hommes dans les guinguettes ; plus d' danses sur la place du village !

LOUISE.

C'est ben terrible, faut en convenir.

MADAME BERTRAND.

C'est ben à toi de t' plaindre, tu étais toujours en querelle avec ton Alexandre.

LOUISE.

Eh bien, je sens que j'avais tort.

Air de Marcelin.

Ah ! convencez qu' injustement,
Des homm' nous nous plaignons sans cesse ;
Et seules ici maintenant
Nous n' éprouvons que la tristesse.

LA MÈRE MICHEL.

Revoir Michel me s'ra ben doux,
Mais l'espérer encor je n'ose.

(*En confidence à madame Bertrand.*) Convenez-en, voisine.

Quand nos maris sont loin de nous,
Il nous manqu' toujours quelque chose. (*Bis.*)

Avec leux conscriptions, leux colonnes mobiles, ils nous ont pris tout not' monde; il n'est pas jusqu'à mon pauv' vieux Michel, malgré ses cheveux blanc... ils l'ont fait lever en masse.

MADAME BERTRAND.

C'est pour un moment tout ça... Il n'faut qu'une affaire décisive pour nous rendre le calme, et ramener tout not' monde.

LA MÈRE MICHEL.

En attendant, c'est nous qui faisons tout' la besogne.

LOUISE.

Moi, j' fais les rapports au sous-préfet.

LUCETTE.

Moi, j' monte la garde.

LA JEUNE FILLE.

Moi ! j' sonne la messe.

MADAME BERTRAND.

Eh bien, moi, j'ens'mence nos champs, j' laboure nos terres.

LA MÈRE MICHEL.

AIR : *Ça n'se peut pas.*

Chacun' de vous, avec courage,
A qui mieux mieux travaille ici;
Et moi donc, malgré mon âge,
N' faut-il pas que j' travaille aussi ?
Depuis queuqu' temps j'en avons vu d'belles;
Mais ne prenant aucun repos :
Tout en répétant les nouvelles,
J' fais des fagots. (*Bis.*)

MADAME BERTRAND.

Tenez, ma voisine, nous nous plaignons à tort: n'avons-nous pas encore un homme dans l'avillage? et Blaisot donc.

LOUISE.

C'grand nigaud! que sa poltronnerie a fait dispenser de toutes les levées? j'aimerais tout autant qu'il fut parti avec les autres.

LUCETTE.

Moi, je n'dis pas cela; car il me fait la cour.

LA MÈRE MICHEL.

A toi, Lucette?

LUCETTE.

Oui, grand'maman.

LOUISE.

Est-il possible? Eh ben, le lendemain du départ d'Alexandre il m'a fait sa déclaration; mais je lui ai ben répondu.

AIR : *Va ne crois pas, jeune imprudent.*

Monsieur, je m'ris de votre amour,
A d'autres portez votre hommage;
Je n'veux accorder de retour,
Qu'à l'homme que distingu' son courage.
R'noncez à m'adresser vos vœux,
Celui que j'aim', sans m'en défendre,
Est bon, franc, loyal, généreux:
N'est-ce pas nommer ALEXANDRE?

MADAME BERTRAND.

C'est sans doute d'après ton refus, qu'il m'a fait entendre que si Bertrand ne r'venait pas, il voulait être son successeur.

LA MÈRE MICHEL.

Voyez, l'p'tit séducteur! il en conte donc à tout l'monde?

UNE JEUNE FILLE.

Il m'a dit qu'il me trouvait fort avenante, et que, si je voulais, il m'épouserait. Je l'ai remis à la paix.

LA MÈRE MICHEL.

Mais attendez donc..... L'aut' jour je r'venais par le p'tit chemin blanc... il s'est présenté droit à moi, et m'a d t.... Mère Michel, quoique bien vieille, vous êtes encore fraîche... M'est avis que c'était un commencement de déclaration..... aussi, pour ne pas donner prise à la médisance, je m' suis hâtée de rentrer à la maison.

LOUISE.

Vous avez bien fait, mère Michel; cela pouvait devenir dangereux.

MADAME BERTRAND.

Mais qu'est-il devenu, c' t'amoureux de toutes les femmes?

LOUISE.

Il est allé à Paris faire des commissions. J' l'ai chargé de m'acheter des rubans.

LUCETTE.

Moi, des pistolets.

UNE JEUNE FILLE.

Moi, des ciseaux.

LA MÈRE MICHEL.

Et moi, une carabine, avec une paire de lunettes.

MADAME BERTRAND.

Mais nous avons besoin de lui pour la fête que nous préparons en l'honneur des bonnes nouvelles que nous attendons. J'ai l' pressentiment qu' nous en recevrons aujourd'hui; d'ailleurs, je l'ai rêvé, et vous savez qu' mes rêves se réalisent toujours.

AIR : *Femmes voulez-vous éprouver;*

Mon rêve m'est encor présent,

Croyez-en toutes ma parole;

Je voyais un beau drapeau blanc :

De la paix c'était le symbole !

II.

Puis à mes yeux s'offrit un lys :
A la joie on n' mit plus de trêve....

Enfin....

D'Henri IV on r'voyait les fils....
Dieu veuil' que ça n'soit pas un rével

CHEUR.

D'Henri IV on r'voyait, etc.

MADAME BERTRAND.

Au surplus, on dit que les forces qui nous sont opposées
se bornent à une colonne coupée.... à quelques débris....

LOUISE.

Des débris !

AIR : *A moins que dans ce monastère.*

S'lon des bruits assez vraisemblables,
On répète en s'cret et tout bas,
Qu'ces débris sont considérables.

MADAME BERTRAND.

Les papiers ne l'annoncent pas.

LUCETTE.

On s'aceorde à dire, à la ronde,
Qu' les Souverains victorieux
Sont sensibles et généreux.

MADAME BERTRAND.

Ah ! c'est l'avis de tout le monde !

CHEUR.

Oui c'est l'avis, etc.

MADAME BERTRAND.

J' partage vot' sentiment à cet égard ; mais je n' crois pas
du tout à l'approche des armées alliées....

LA MÈRE MICHEL, *effrayée.*

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! si les ennemis entraînent, je serois que j' mourrais d' frayeur ! (*On entend un coup de feu. Toutes les femmes jettent un cri.*)

BLAISOT, *dans la coulisse.*

C'est moi ! c'est moi ! n'ayez pas peur.

TOUTES.

C'est Blaisot !

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, BLAISOT, *chargé de paquets, d'une carabine, etc.*

BLAISOT.

N'ayez pas peur, j' vous dis, c' n'est rien ; c'est moi !.... Ah ! me v'là ! et ben las !.... ben fatigué !.... ben éreinté !.... ben essoufflé !.... ben effrayé !

MADAME BERTRAND.

A qui en as-tu donc, imbécille ?

BLAISOT.

A un pierrot.... J'ai voulu essayer c' fusil.... j'ai tiré sur un moineau, et du premier coup.... vrai, j' l'ai manqué.

MADAME BERTRAND.

Maladroit !.... tu nous fais des peurs !

BLAISOT.

Tiens ! j'ai eu aussi peur que vous quand le coup est parti.

MADAME BERTRAND.

Ah ça, puisque te v'la r'venu d' la ville, tu vas nous dire c' qu'il y a d' nouveau.

BLAISOT.

Ah ! ben des choses , allez.... mais , allons par ordre. V'là vos commissions faites.... tenez , vous autres. (*Il donne divers paquets à différentes femmes.*) Quant à vous , ma lame Bertrand , je n' vous apporte pas d' café ; i' pousse dans vot' jardin , l' café.... dans les plans de salade.... Cueillez d' la chicorée.... Vous , mère Michel , v'là uné betterave pour suçrer vot' tisane.... et c'te carabine pour défendre vos attraits.

MADAME BERTRAND.

Mais tu as bien été long-temps.

BLAISOT.

Vous n' savez donc pas qu'à la barrière on a voulu m'arrêter ?

LA MÈRE MICHEL.

Toi !

LUCETTE.

Et pourquoi donc ?

BLAISOT.

Parce qu'i disent que mon gilet est de bazine anglaise et ma culotte de nankin des Indes.

MADAME BERTRAND.

Ah ! dam' , c'est juste ; pourquoi portes-tu des objets prohibés ?

BLAISOT.

Mais ce n'est pas d' ça qu'il s'agit.... tout est sans-dessus dessous à Paris.... On dit qu'il y a un tintamare.... Enfin , on m'en a tant dit , que j' n'ai pas été jusques-là.... J'ai ben passé Charenton ; mais j' suis resté dans la grand' pinte.

LA MÈRE MICHEL.

Ah ! ça , qu'est-ce qu'y a donc ?

BLAISOT.

Si j' vous l' disais, vous seriez pus avancée qu' moi ; car je n' le sais pas.... mais on dit tant d' choses ! D'abord j'ai interrogé un homme pour savoir à quoi m'en tenir, mais il n'avait rien entendu ; à la vérité il était sourd... D'autres m'ont ben assuré que c'était vrai ; moi j'ai dit comme eux ; j'ai dit oui, d'autres m'ont dit non, enfin c'est un chuchotement... patati.... patata.... est-ce que j' sais ? chacun dit son mot. Tout c' que j' puis vous assurer, c'est qu' nos habitans ne r'viendront pas d' long-temps, et qu' par conséquent ces demoiselles ne s' marieront pas vite.

LOUISE.

Nous n' sommes pas pressées.

BLAISOT.

Vous n'êtes pas pressées !

AIR de Claudine.

Je n' crois pas à ce langage,
 Je sais très-certainement
 Qu'au seul mot de mariage,
 Fillette pense autrement.
 Dans sés yeux le plaisir brille,
 C'est l'âge heureux des amours :
 A dix-huit ans, jeune fille
 Dit que ça presse toujours.

LUCETTE.

Vous avez raison.... .. mais Louise veut dire que nous ne sommes pas pressées de nous marier avec vous.

BLAISOT.

Ah ! n' faites donc pas la difficile..... je sais à quoi m'en tenir..... Vous êtes toutes trop heureuses d' m'avoir..... et t'nez, vous qui parlez, j' n'aurais qu'à m'en donner la peine, j' vous soumettrais.

AIR : Trouverez-vous un parlement.

C'est envain qu'on veut me r'buter,
 Vous n' parlez pas selon votre âme ;

Et ce n'est pas pour me flatter,
L'un' de vous, au moins, s'ra ma femme!
Oui, Mesd'moiselles, je vous le dis,
D' vous plair, je n' perd pas l'espérance.
Puisque j' suis seul dans ce pays,
Je dois avoir la préférence.

Et d'ailleurs.... la petite brune.... là-bas, qui s' cache, m'a
promis sa main.... à la paix.

LA JEUNE FILLE.

Et j' vous la promets encore.

BLAISOT.

Vous l'entendez.

LA MÈRE MICHEL.

Il l'attendra long-temps.

MADAME BERTRAND.

Ah! ça, et notre fête, y penses-tu?

BLAISOT.

Si j'y pense?..... Tout est combiné.... tout est prêt.

LUCETTE.

En ce cas, Blaisot, venez prendre mon poste.

BLAISOT.

Qu'est-ce que vous dites?..... que j' fasse une faction,
n'est-ce pas?..... Non pas, s'il vous plaît; j' vous l'ai tou-
jours dit, je n' peux pas sentir faire faction..... Tenez, une
fois pour toutes, souvenez-vous-en bien.... je suis l'ennemi
juré des factions.

MADAME BERTRAND.

Mais à quoi est-tu bon?

LOUISE.

Qu'est-ce que tu veux faire?

LA MÈRE MICHEL.

Tu vois bien qu' tout l' monde a sa part.

BLAISOT.

Que voulez-vous ? c'est dans ma nature d'être indolent.

AIR : *Jeunes amans.*

Le travail nuit à ma santé,
Avec soin je fais toute affaire ;
Et la plus douce volupté
N'est-elle pas de ne rien faire ?

LUCETTE.

Oui, l'oisiveté fait tout ton bien
Ne t'occupant d'aucune chose,
Tous les matins, tu ne fais rien.

BLAISOT.

Et tous les soirs je me repose.

Ainsi tâchez de m'occuper selon mes goûts.

LA MÈRE MICHEL.

Le grand paresseux !

LOUISE.

Fil je s'rais honteux d' penser ainsi.

MADAME BERTRAND.

Quand tout l' monde est armé pour la défense d' la patrie,
afficher ainsi son indolence, c'est bien digne de toi.

BLAISOT.

Que voulez-vous, madame Bertrand, on n' se fait pas
soi-même.

AIR : *du Vin, le Jeu et les Femmes.*

J' n'ai jamais eu d' goût pour la gloire,
Et je suis pacifique en tout ;
Les fruits d' la plus belle victoire
Ne me séduisent pas du tout.

Je r'gard' la mort comm' une ennemie,
Et toujours je l'éviterai :
J'en conviens, tant que je vivrai
Je tiendrai beaucoup à la vie. (Bis.)

Oui, je tiens à la vie, et surtout à l'existence.

MADAME BERTRAND.

Eh ben ! j'avais pourtant formé le projet, si le cas l'exigeait, de réunir toutes les femmes du village, et de joindre nos efforts à ceux de nos guerriers : tu aurais marché à notre tête.

BLAISOT.

Eh ben ! v'là c' que c'est que d' compter sans son hôte...
Je n' s'rais pas parti du tout... j'aurais gardé le village à moi tout seul... je m' serais gardé moi-même.

(*Bruit de tambour éloigné.*)

LOUISE.

Ecoutez donc ?

LUCETTE, *effrayée.*

Ah ! mon Dieu ! j' crois qu' c'est la caisse.

MADAME BERTRAND.

Le pas accéléré !

LA MÈRE MICHEL, *écoutant.*

Mes bonnes amies, n'est-ce pas le tambour ?

BLAISOT.

Eh ! certainement, c'est l' tambour..... Ah ! mon Dieu !
nous sommes perdus !... ce sont l'ennemi !

LA MÈRE MICHEL.

L'ennemi !

TOUT LE MONDE.

Au secours ! au secours !

MADAME BERTRAND.

Un moment donc ; ne vous effrayez pas.

BLAISOT, *tremblant.*

Sans doute, sans doute, ne vous effrayez pas ; allez plutôt vous assurer de ce que c'est.

MADAME BERTRAND.

Blaisot, je te nomme notre parlementaire : va voir, et viens nous rendre compte.

BLAISOT.

Parlementaire !... c'est plutôt à vous à parler ; moi je n'en ai pas la force..... Envoyez plutôt la mère Michel avec sa carabine.

LUCETTE.

Il n'est plus temps ; on approche.

MADAME BERTRAND.

Que vois-je !... C'est Bertrand !

LOUISE.

Alexandre !

LA MÈRE MICHEL.

Et mon vieux Michel ?

BLAISOT.

C'est tout l' village... Puisqu'il n'y a plus d' danger, j' cours au-devant.

MADAME BERTRAND.

Les voici.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, BERTRAND, ALEXANDRE, MICHEL,
tous les garçons du villag.

CHŒUR.

AIR : *Ah ! quel plaisir ! ah ! quel bonheur !*

Enfin tous nos maux sont finis,

Mes bons amis, plus de tristesse :

Livrons-nous à l'ivresse ;

Pour jamais nous somm' réunis !

III.

MADAME BERTRAND.

Mon cher Bertrand ! (*Elle l'embrasse.*)

ALEXANDRE.

Ma bonne Louise ! (*Il lui baise la main.*)

LOUISE.

Mon cher Alexandre !

BERTRAND.

Grâce au ciel, nous voilà de retour.

LA MÈRE MICHEL.

Et Michel, où est-il donc ?

LUCETTE.

Et Victor ?

BERTRAND.

Michel va bientôt paraître. Quand à Victor, il est prisonnier... mais ne crains rien, nous le reverrons bientôt.

LUCETTE.

Pauvre Victor !

MADAME BERTRAND.

Mais dis-moi donc, mon ami, à quel événement nous devons le plaisir de vous revoir sitôt.

BERTRAND.

A quel événement ? au plus heureux de tous : A la paix.

TOUS.

A la paix !

ALEXANDRE.

Oui, ma Louise, à la paix, et c'est la bonne, celle-là !

LA MÈRE MICHEL.

Ah ça, comment à la paix ? et avec qui donc ?

ALEXANDRE.

Avec tout l' monde.

BERTRAND.

Oui, les Français n'ont plus d'ennemis.

AIR : *La femme de mon procureur.*

Jusqu'à présent on n'avait fait
Qu'un' paix partielière ;
Mais au gré de notre souhait,
Ell' règne sur tout' la terre.

Dans un tel jour ,
Par son amour
Que chacun se signale ;
Car c'est la paix ,
Oui, c'est la paix ,
C'est la paix générale !

CŒUR.

Car c'est la paix , etc.

MADAME BERTRAND.

Tout l' monde est d'accord !

ALEXANDRE.

Ah ! mon Dieu , oui.

AIR : *Trouver la bonheur en famille.*

On s' faisait une guerre à mort ,
Et c'était faute de s'entendre ;
Un jour a changé notre sort ;
A' la paix , qui pouvait s'attendre ?
De posséder l' plus grand des biens
En tout pays la gaité brille :
Français , Anglais , Saxons , Prussiens ,
Badois , Suédois , Russes , Autrichiens ,
Ne font qu'une même famille !

MADAME BERTRAND.

Mais comment tout cela est-il donc arrivé ?

ALEXANDRE.

J' vais vous l' dire , madame Bertrand. Ces débris , dont

on nous parlait, n'étaient composés que d'une armée de trois ou quatre cent mille hommes.

LA MÈRE MICHEL.

Bonté du ciel ! quels débris !

ALEXANDRE.

Cette armée s'est présentée aux portes de Paris. Nos braves ont combattu avec leur courage accoutumé ; mais enfin il a fallu céder... Une capitulation honorable fut le prix de leur valeur. Le lendemain, les troupes entrent dans la ville ; leur nombre étonne. Les Souverains paraissent ; la bonté qui se peint dans tous leurs traits, fait disparaître la crainte ; bientôt on se presse, on les entoure, et ces mots consolans échappent à l'un d'eux : *Français, je vous apporte la paix et le commerce*. Les acclamations deviennent générales ; les titres les plus doux leur sont prodigués ; plus de *guerre*, de *conscription*, s'écrient-ils à plusieurs reprises : on se plaît à répéter vingt fois ces bienfaisantes promesses ; la tristesse a disparu, l'allégresse la remplacée, et la France, sortant de l'abattement dans lequel elle était plongée, aperçoit luire enfin pour elle l'aurore du bonheur.

MADAME BERTRAND.

Ah ! mon cher Bertrand ! quelle joie pour tous les Français !..... Eh ben ! v'la t'y pas le commencement de mon rêve ?

BLAISOT, sautant.

Comment plus de guerre ! .. plus de conscription !...

AIR : *Vaudeville du vin, le jeu et les femmes.*

L' plaisir vient m' tourner la cervelle ;

Vraiment, si je n' me retenais,

J' crois qu' pour un' aussi bonne nouvelle,

L'un après l'autre j' vous embrasse'rais.

Par ma foi, je n'espérons guère
Être si promptement heureux :
Du moins, n'allant plus à la guerre,
Les jeun' gens pourront mourir vieux.

Ah! ma petite brune.... vous n' l'échapp' rez pas cette fois....
et vous aurez l' plaisir de m' faire.... votre mari.

BERTRAND.

Alexandre ne vous a pas tout dit.... Devinez quel fut le
premier soin de nos libérateurs?..... Non contens de nous
apporter la paix.... de faire revivre le commerce.... ils réta-
blissent dans leur héritage les descendans du bon Henri; il
nous rendent notre Roi légitime.... Louis XVIII monte sur
le trôné de France, et vient, par sa présence, consolider
notre bonheur.

TOUS.

Vive le Roi!

MADAME BERTRAND.

Eh ben! v'là la fin de mon rêve.

BERTRAND.

Son frère est déjà parmi nous.

LA MÈRE MICHEL.

Un Bourbon!.... nn descendant d'Henri IV sur le trône!...
Dieu de mes pères! j'en mourrai de joie!.... Savez-vous bien
qu'un jour, en allant à la chasse, il y a trente-cinq ans de
cela, ce bon prince m'a salué gracieusement.

BERTRAND.

Il vous saluera encore, s'il vous aperçoit, car son affabi-
lité lui gagne tous les cœurs.... (A tous.) Oui, mes amis
vous aurez un Roi, un Roi qui vous aimera et s'occupera
sans cesse de réparer nos malheurs.

AIR : *Il en revient à ses moutons.*

Digne fils du Grand Henri quatre ,
Il songera sans cesse à nous ;
Ce bon Roi va se mettre en quatre ,
Pour faire le bonheur de tous.
Pour nous , sa belle âme s'épanche ,
Et Louis prétend que , bientôt ,
Tout bon Français , chaque dimanche ,
Puisse mettre la poule au pot.

CHŒUR.

Tout bon Français , etc.

Allons , Blaise , allons Alexandre , tout le monde , une petite fête impromptu pour célébrer ce grand événement.

BLAISOT.

J'étais prêt , M. Bertrand... pour un autre motif , il est vrai.... mais j'aurai bientôt changé tout ça.

LOUISE.

C'est facile.

AIR : *En amour comme en amitié.*

Ah ! bannissons de toutes part ,
Et les clairons et les trompettes ;
Aux bruits effrayans du dieu Mars ,
Vont bientôt succéder le son de nos musettes.
Laissons reposer le laurier ,
Et changeant ainsi nos offrandes ,
Amis , sachons toujours dans nos guirlandes
Unir le lys et l'olivier. (Bis.)

BLAISOT.

C'est ça.... Dans deux minutes j' sommes prêts. Et t'nez , j' vous l' dis.... j' vous ménage une surprise pour la fin.... J' vous préviens qu' vous s'rez surpris.

BERTRAND.

Dépêche-toi. (*Il sort. — Bruit de tambour.*)

MADAME BERTRAND.

Qu'est-ce encore ?

ALEXANDRE.

C'est un détachement de la garde nationale.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER, SOLDATS DE LA
GARDE NATIONALE.

CHŒUR DES GARDES NATIONAUX ET DES VILLAGEOIS.

AIR : *Vive Henri IV.*

Heureuse France,
Ah ! sur toi désormais
La providence
Répandra ses bienfaits ;
Avec l'abondance,
Elle te rend la paix !

L'OFFICIER.

Braves habitans de ce canton, je viens vous donner officiellement avis des grands événemens qui viennent de se passer. Louis XVIII est rétabli sur le trône, et la paix est faite. Vive le Roi !

TOUS.

Vive le Roi !

L'OFFICIER.

Louis XVIII, en montant sur le trône, ne veut que le bonheur de ses sujets.

AIR : *C'est le meilleur homme du monde.*

Tout souvenir est effacé ;
Loin de son cœur toute vengeance.
Il veut oublier le passé,
Il régnera par la clémence.

Combien nous devons l'accueillir,
Car son bonheur étant le notre,
Ce bon Roi se fera chérir.....
Cette gloire en vaut bien une autre!

ALEXANDRE.

Quelle bonté ! quel espoir consolant !

AIR : *Comme faisaient nos pères.*

Revenant parmi les Français,
Louis, notre bon maître,
Louis, toujours veut être
Le père de tous ses sujets.

A son langage,

Tout nous présage (Bis.)

Un prince juste et sage
Sans cesse il nous protégera,
Nous aimera,
Nous aidera.

Enfin, jamais Louis ne changera.

Nos jours seront prospères,
Comme ceux de nos pères,

Oui, comme ceux, comme ceux de nos pères.

CHEUR.

Nos jours seront prospères ; etc.

L'OFFICIER.

Oui, mes amis, vous serez heureux.

AIR : *A jeun je suis trop philosophe.*

Ah ! bénissons la providence,
Et rendons grâce à ses décrets ;
Louis va retrouver en France
Tous ses enfans dans ses sujets.
Nous gémissions dans l'esclavage,
Notre Roi vient briser nos fers :
Que notre amour le dédommage
De tous les maux qu'il a souffert.

BERTRAND.

Ah ! il peut bien compter là-dessus.

MADAME BERTRAND.

M. l'officier, que nous vous remercions des bonnes nouvelles que vous nous apportez. Dites bien à ceux-là qui vous envoient, la joie avec laquelle nous les recevrons. Mais, dites-moi, le Roi est-il arrivé ?

L'OFFICIER.

Nous l'attendons à chaque instant.... Rien n'égale l'impatience des Parisiens..... Ils brûlent de voir leur Souverain chéri !

LOUISE.

C'est un sentiment que nous partageons tous, M. l'officier. O not' bon Roi !

AIR : *Charmante Gabrielle.*

Quand la France t'appelle,
Viens te rendre à nos vœux ;
Les Français par leur zèle,
Méritent d'être heureux .
Ah ! malgré ton absence
Et nos malheurs,
Tu régnaï dans la France
Sur tous les cœurs.

(*Tout le monde, la tête nue, répète en chœur.*)

Ah ! malgré ton absence, etc.

L'OFFICIER.

Vous le verrez bientôt. Demain matin, moi et la compagnie que j'ai l'honneur de commander, nous partons pour aller au-devant de sa majesté.

BERTRAND.

C'est une mission bien digne d' la brave garde nationale ;

IV.

et l' ruban qui décore vot' boutonnière , M. l'officier, annonce que le frère d' not' bon Roi partage nos sentimens. Eh ! morbleu , il a raison !

AIR : *Comme on fait son lit on se couche.*

Vous défendîtes vos foyers
En vrais enfans de la patrie ;

(*Montrant le ruban.*)

Cette faveur vaut des lauriers,
Ell' vous vient d'une main chérie!
Qui de nous ne s'honorerait
D'être de la Garde nationale :
Tout le monde convient que c'est
L'élite de la capitale.

L'OFFICIER.

Mes amis , j'ai un espoir bien doux à vous donner encore : le lieutenant-général du royaume visitera vos provinces , entrera dans vos chaumières , réparera vos malheurs , et sa présence auguste en effacera jusqu'au souvenir.

MADAME BERTRAND.

Ah ! M. l'officier , c'est trop de bonheur à la fois !.... Un Roi chéri la certitude de voir un bienfaiteur venir nous consoler.... la paix.... le commerce.... ah ! nos cœurs ne peuvent suffire aux sentimens qu'ils éprouvent !

AIR : *Des bonnes gens.*

Amis , plus de souffrance ;
A des jours remplis d'effroi,
Succède l'espérance :
On nous rend notre bon Roi !
Louis ne veut de conquête
Que le cœur de ses sujets :
Son retour est bien la fête,
La fête des bons Français.

CHŒUR.

Louis ne veut de conquête, etc.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, BLAISOT, MICHEL, VICTOR.

BLAISOT.

Les v'là !.... les v'là !... V'là Michel et Victor ; v'là Victor et Michel !.... les v'là !

LA MÈRE MICHEL.

Mon vieux Michel !

VICTOR.

Ma chère Lucette !

LA MÈRE MICHEL.

Comme tu as été long-temps à revenir !

MICHEL.

Et que veux-tu, ma bonne amie ? à mon âge on va doucement : j'étais dans les traïnards.

LUCETTE.

Comment ! te voilà ?.... On te disait prisonnier.

VICTOR.

Je l'étais, je ne le suis plus.

AIR : *Vaudeville d'Angélique et Melcourt.*

Qui n'admirerait la bonté

De ce Souverain magnanime ?

Il donne à la postérité

Un exemple vraiment sublime.

Des Rois, admirable leçon !

Pour prix de notre délivrance,

Il n'exige d'autre rançon

Que notre reconnaissance. (Bis.)

MICHEL.

Eh ben! mes amis, vous savez les nouvelles; vous connaissez vot' bonheur.

AIR : *Du petit mot.*

Le dimanch' dans chaque hameau,
 Vous pourrez danser sous l'orméau,
 Sans qu'nul y trouve à r'dire.
 Et gouvernés par de bons Rois,
 Nous pourrons, ainsi qu'autrefois,
 Dire le mot (*Bis.*) pour rire.

CHOEUR.

Et gouvernés pas de bons Rois, etc.

BLAISOT.

Allons, puisque nous voilà tous réunis, vite à la danse.

L'OFFICIER.

Un moment.... que ces affiches disparaissent; elles rappelleraient nos malheurs..... que d'autres les remplacent. (*Le tambour du détachement exécute l'ordre.*) Paix!.... commerce!.... voilà désormais notre espoir, le but de tous nos travaux!

BLAISOT.

C'est ça..... et nous mangerons du sucre..... Allons, en place, un rigaudon, et ensuite ma surprise.

B A L L E T.

(*Au tableau du Ballet, un écusson paraît; on lit : Vive Louis XVIII. Tous les habitans le couronnent, et chaque personnage chante un couplet.*)

VAUDEVILLE.

AIR : *G'nia que Paris :*

BERTRAND.

Après tant de combats sanglans,
Après du si tristes conquêtes,
Chez nous reviennent nos enfans;
Aux combats succèdent les fêtes.
Vive le Roi ! vive la Paix !
Voilà le refrain des Français.

CHŒUR.

Vive le Roi ! etc.

LA MÈRE MICHEL.

N'ayant plus d'impôts onéreux,
Nous pourrons nourrir nos familles.

LUCETTE.

N'ayant plus de soldats nombreux,
On pourra marier les filles.
Vive le Roi ! vive la Paix !
Voilà le refrain des Français !

CHŒUR.

Vive le Roi ! etc.

MADAME BERTRAND.

Il faut croire que désormais
Femm's et maris seront plus sages.
Et qu'un' bonne et constante paix
Régnera dans tous les ménages.
Vive le Roi ! vive la Paix !
Voilà le refrain des Français !

CHŒUR.

Vive le Roi !

ALEXANDRE.

Digne descendant de Henri,
Dont les cœurs gardent la mémoire ;
De nous, Louis sera chéri,
Et notre amour fera sa gloire !
Vive le Roi ! vive la Paix !
Voilà le refrain des Français !

CHŒUR.

Vive le Roi ! etc.

LE PRISONNIER.

Sans craindre pour sa liberté,
On pourra dire ce qu'on pense ;
Et nous livrant à la gaité,
Nous pourrons tous faire bombance.
Vive le Roi ! vive la Paix !
Voilà le refrain des Français !

CHŒUR.

Vive le Roi ! etc.

L'OFFICIER.

Tout est calme, tout est soumis,
Plus de soucis et plus d'alarmes ;
Nos ennemis sont nos amis,
Et nos verres nos seules armes.
Vive le Roi ! vive la Paix !
Voilà le refrain des Français.

CHŒUR.

Vive le Roi ! etc.

BLAISOT.

A bon marché nous mangerons
Du sucre, et mainte autre denrée ;
Et grâce à la paix, nous n'aurons
Plus de café de chicorée.
Vive le Roi ! vive la Paix !
Voilà le refrain des Français !

CHŒUR.

Vive le Roi ! etc.

LOUISE, *au Public.*

Avec raison, sur un succès,
Ici chacun de nous espère :
Car lorsque nous chantons la paix,
Vous ne nous ferez pas la guerre.
Vive le Roi ! vive la Paix !
Voilà le refrain des Français.

CHŒUR.

Vive le Roi ! vive la Paix !
Voilà le refrain des Français.

FIN.